

Nos coups de cœur 2005

Les préférences des journalistes culturels du Vif/L'Express pour l'année écoulée

Philippe Cornet
(musique non classique)

Martha Wainwright chantant *Dis, quand reviendras-tu ?*, de Barbara, à l'Ancienne Belgique, à Bruxelles. La confirmation que la famille de la jeune femme (28 ans) – les Wainwright-McGarrigle – est l'arbre sacré du folk-rock nord-américain.

La ours de Jérémie Kisling: détonante chanson française d'un jeune Suisse frondeur, timide et plus complexe qu'il n'y paraît. Le ton « soucho-nisant » est mâtiné d'influences plus rock, traduites en scène par un humour – absurde – du canton de Vaud...

Clap Your Hands Say Yeah!: ce jeune quintet américain réalise l'album rock de l'année avec un ton vinaigre décliné en chansons fortes, trempées d'un aplomb digne de la grande pop british. Du strict non classique qui pourrait le devenir

Joseph Arthur et son hypnotique *Our Shadows Will Remain* rayonnent longuement dans la tête et les membres. Un bel album qui signe la résurrection discographique du New-Yorkais d'adoption découvert – puis abandonné – par Peter Gabriel...

Ghislain Cotton
(littérature)

Dictionnaire égoïste de la littérature française, par Charles Dantzig (Grasset). Pour son intelligence et sa liberté. Pour son titre aussi : si la subjectivité prête au soupçon, l'égoïsme a tous les droits.

Madrid ne dort pas, par Grégoire Polet (Gallimard). Un premier roman d'une architecture magistrale dont on s'étonne que l'auteur belge n'ait pas figuré dans le dernier carré des « Rosselissables ».

Les Chemins de l'âge, par Marie-Louise Audiberti (HB). Un regard sensible, sagace et lumineux sur le difficile rapport des êtres au temps qui passe.

Un manteau de trous, par Véra Feyder (Le Grand Miroir). Souvenirs d'une



La chanson française du Suisse Jérémie Kisling.

enfance calamiteuse et message d'amour de l'auteur à sa mère dans un superbe mélange d'humour et d'émotion.

Louis Danvers
(cinéma)

Gabrielle, de Patrice Chéreau. Pour la fusion du cinéma, du théâtre et même de l'opéra dans une œuvre fulgurante, adaptant idéalement le huis clos conjugal intense et cruel imaginé par Joseph Conrad dans sa nouvelle.

Trois Enterrements, de Tommy Lee Jones. Pour la merveilleuse révélation d'un cinéaste signant son premier long-métrage à 60 ans, et revisitant le western de manière saisissante, profonde et humaine.

De battre mon cœur s'est arrêté, de Jacques Audiard. Pour la force émotionnelle inédite, le pouvoir captivant d'un récit d'apprentissage idéalement interprété par Romain Duris et mis en scène de manière extraordinairement physique par un réalisateur au sommet de son art.

L'Enfant, de Luc et Jean-Pierre Dardenne. Pour la nouvelle confirmation du bien-fondé artistique, moral et social du cinéma des frères Dardenne, qui ajoutent à la rigueur du regard une accessibilité plus grande et accueillante à un plus large public.

Mysterious Skin, de Gregg Araki. Pour le mélange de pudeur, de justesse et de force mis à traiter un sujet aussi grave et difficile que les conséquences d'abus pédophile sur de jeunes garçons. Le meilleur film d'un cinéaste dont l'audace égale le talent.



Gabrielle, de Patrice Chéreau.



De gauche à droite et de haut en bas : **Trois Enterrements**, de Tommy Lee Jones. **Théâtre sans animaux**, de Jean-Michel Ribes. **Sculpture de Berlinde de Bruyckere**, présentée à l'exposition **La Douleur**, au musée Dr Guislain, à Gand. **Kazushi Ono**, directeur musical de la Monnaie.

Martine D.-Mergeay
(musique classique, opéra)

Martha Argerich and Friends. Un concert fleuve, explosé, atypique, trop long, trop dense, trop tout, mais illuminé par une Martha souveraine et, de Polina Leschenko aux frères Capuçon, par une tribu de surdoués (au Cirque royal, à Bruxelles).

Festival 100 % Chopin. Abdel Rahman El Bacha seul avec son piano durant une semaine, 15 concerts devant un Studio 4 chaque fois comble, un univers qui s'ouvre, une société qui s'invente, un bonheur qui grandit (à Flagey, à Bruxelles).

Sergey Khachatryan. Le premier lauréat du concours Reine Elisabeth a rappelé que le génie ne se mesurait pas, ne se qualifiait pas, ne se classait pas. Kachatryan n'avait pas à être premier, il était hors concours et n'avait rien à y faire. Sauf de la musique, évidemment.

Kazushi Ono. *Julie, Die Frau ohne Schätze, Don Giovanni* (au Japon !), *Die fliegende Holländer* : mine de rien, le chef japonais de la Monnaie est en train d'inventer sa manière, réconciliant le pur sonore et la structure, le sensuel ravageur et le céleste immatériel. Jusqu'à quand la Monnaie conservera-t-elle ce trésor ?

Michèle Friche
(théâtre)

La Table des matières. Un vertige de poésie, d'humour, de philosophie qui nous mène de la page blanche d'une créatrice (Martine Wijckaert) à la présence scénique de son interprète, une magnifique Véronique Dumont (La Balsamine à City Film, à Bruxelles).

Le Chant du dire-dire. La poésie minérale du Québécois Daniel Danis, une très belle histoire d'amour et de mort violente et tendre, forgée par des interprètes habités, portée subtilement par la mise en scène d'Hélène l'heunissen (Atelier des Martyrs, à Bruxelles).

Le Sas. L'alchimie miraculeuse entre une première mise en scène, celle de Sylvie Landuyt, et une interprète immense, Jo Deseure, une mise à nu bouleversante dans ce monologue dur de Michel Azama (Festival au Carré, Mons).

Théâtre sans animaux. Notre quotidien déboussolé sous le scalpel de Jean Michel Ribes par des comédiens aussi clownesques que sensibles, un dynamisme fou, hilarant orchestré par Eric de Staercke (Théâtre de Namur, à Bruxelles et en Wallonie).

Guy Gilsoul
(arts plastiques)

Le penseur acéphale présenté dans l'exposition *La Douleur* (au musée Dr Guislain, à Gand) confirme l'importance de **Berlinde De Bruyckere** dans le paysage des arts contemporains. A La Maison rouge, à Paris, elle avait exposé ses personnages de cire laiteuse. Une beauté effroyable, une tendresse insoutenable et si féminine.

L'exposition-confrontation entre l'œuvre de **Giacometti** et celle de **Cartier-Bresson** à la Kunsthalle de Zurich. Ils captent tous deux les mêmes lieux, des détails identiques. Le premier en tant que sculpteur, le second comme photographe. Aucune scénographie tapageuse, aucun texte explicatif. Rien que les œuvres. Du pur bonheur.

Parce qu'il ne désarme pas, parce qu'il poursuit une œuvre longue et patiente, parce qu'il est un des rares véritables tailleurs de pierre à oser la représentation du corps comme métaphore d'une quête profondément personnelle, **Philippe Desombere** en dit plus sur le présent et sur l'art que bien des stratèges de la culture en pot (galerie 2016 à Bruxelles).

Un photographe ? Sans hésiter, **Alberto Garcia Alix** (Bruxelles, Box Gallery) pour l'implacable amour-passion qu'il voue à ce qu'il a choisi de vivre, de voir et de révéler : la movida madrilène et ses chanteuses punk, amis tatoués, voyous et top-modèles. Pas vraiment l'univers falsifié de Bettina Rheims, qui fut présenté au Botanique. Son exact antidote.

Olivier Hespel
(danse)

Puur, de Wim Vandekeybus. Toujours aussi physique, voire animal, Vandekeybus joue ici avec des tonalités plus épurées, presque poétiques et ●●●



Le Sas, monologue de Michel Azama.